



Alain Bouchard est le fondateur de RG. Psychologue de profession, pendant 28 ans, il a édité ce magazine jusqu'à une pré-retraite bien méritée en décembre 2008. Au moment de commencer la 29^e année de publication de RG, avec un an de recul, nous l'avons invité à un survol de trois décennies d'implication dans la communauté gale, de la parution du premier *Guide gai du Québec* sous sa direction en 1979 à aujourd'hui, trois décennies qui ont été marquantes et nous mèneront bientôt, on l'espère, à l'adoption d'une politique québécoise de lutte contre l'homophobie.

Alain Bouchard fait partie de cette courte liste de pionniers dont l'action a permis de transformer cette communauté virtuelle comme il la qualifie, en communauté bien réelle. Notre communauté existerait-elle aujourd'hui si quelques pionniers n'avaient pas créé des médias nous permettant de communiquer, d'exprimer des idées, de débattre des enjeux, de découvrir les lieux et organismes gais, en brisant ainsi le silence et l'isolement qui pesaient sur nous comme une chape de plomb. C'est notre personnalité du mois dans le cadre de cette chronique Vers nos 30 ans!

Eric Messier

Commençons par le début : s'il fallait définir la « communauté gale » au Québec, comment ferait-on?

Les gais et les lesbiennes l'ont déjà partie d'une société et d'une communauté culturelle, le Québec. Ils forment donc une sous-communauté qui est définie davantage par sa préférence affective que par d'autres facteurs. En ce sens, c'est une **communauté virtuelle**. On ne peut l'identifier d'emblée par des caractéristiques visibles et tout aussi déterminantes, par exemple la géographie ou la couleur de la peau. Bien sûr, le Village gai permet de cerner un peu plus la communauté gale, mais ce Village n'est pas « réservé » aux gais ou habités que par eux. En plus, il est limité dans l'espace, alors que les gais et les lesbiennes sont partout. Le Village est un épiphénomène très restreint, commercial, récréatif, qui ne peut représenter fidèlement ce que peut être un membre de cette communauté. On

ne dépeint qu'un aspect d'une personne quand on l'associe à un endroit où elle se divertit. La rue Crescent et ses bars ne définissent pas ce que sont les hétérosexuels. On voit la difficulté de définir une communauté qui n'est pas **visuellement identifiable**, contrairement à certaines communautés (les noirs, les Chinois, etc.) que les caractéristiques physiques ou géographiques rendent plus « visibles ». Cela étant dit, le sens commun pratique définit la communauté par les membres qui la composent : « Un gai appartient à la communauté gale », même s'il ne sent pas qu'il en fait partie ou s'il ne veut pas en faire partie! C'est un peu paradoxal, non?

Quels souvenirs gardez-vous de la communauté gale d'il y a 30 ans, à l'époque de la création de RG? Existait-elle ouvertement ou seulement dans l'underground?

La communauté gale, telle qu'on entend ce concept aujourd'hui, n'existait pas à l'époque. Elle a commencé à balbutier

après la décriminalisation de l'homosexualité en 1969. J'étais encore « officiellement » hétéro à cette époque et j'étudiais en France. En 1972, une poignée de personnes ont fondé le Front de Libération Homosexuel (FLH), mais ce regroupement n'a pas survécu au harcèlement policier. Je n'ai pas eu la chance d'assister à ce merveilleux accouchement! (rires)

Pourtant, les choses ne se sont pas arrêtées là...

Au moment où j'ai débarqué à Montréal, en 1974, tout était très calme du côté gai. Aucun groupe ne militait pour nos droits depuis l'éradication du RLH. Puis, des descentes et des harcèlements répétés de la police ont rapidement mené à la création du Comité Homosexuel Anti-Répressement. Il a organisé une manifestation au centre-ville et 200 à 300 personnes y ont participé. Même ce genre d'événement ponctuel ne permet pas de dire qu'il y avait alors une communauté. Les gens subissaient la discrimination et les injustices en silence, chacun dans son p'tit coin. Tous — sauf un groupuscule d'irréductibles — vivaient dans l'anonymat le plus total. On ne s'affichait pas et on s'affirmait encore moins.

Puis les gais se sont « organisés » ?

En effet. On ne pouvait pas encore parler de communauté, « même underground ». Dans les années 70, on voyait déjà des lieux de rencontres anonymes, mais assez clairement connus pour que les homosexuels les fréquentent en bon nombre. On se rencontrait surtout dans certaines tavernes, comme le **Peel Pub** et le **Lincoln**. Il existait aussi quelques saunas que la police s'acharnait à harceler. Les WC étaient également assez populaires. Mais tout était vraiment discret. Rien à voir avec la vie d'aujourd'hui.

Et vous?...

J'ai créé RG en 1981, alors que je demeurais à Montréal depuis 1974. Je me suis mis à militer presque immédiatement. Mais même à cette époque, il n'existait pas de « com-

munauté » dans le sens entendu aujourd'hui. Il s'agissait de groupuscules qui luttèrent sur la scène des droits et libertés, disons sur la scène politique au sens très large. L'accès à l'égalité des droits était un préalable à l'acceptation sociale. Au début, ces groupes ne comptaient qu'une dizaine de personnes, et ce nombre augmentait à mesure qu'on entendait parler d'homosexualité grâce à eux. Ces pionniers qui ont été ingratement oubliés sont pourtant à l'origine de toute la reconnaissance juridique et sociale dont on profite aujourd'hui au Québec. Comme on le voit avec le recul du temps, communauté équivalait alors à militantisme. Ce n'est plus du tout le cas aujourd'hui; mais alors, pas du tout.

Une personne décidant d'assumer son homosexualité pouvait-elle s'attendre à quelque chose de la communauté il y a 30 ans?

Pas vraiment. Si quelqu'un se retrouvait dans la m... ou ne s'acceptait pas, il n'avait qu'à « prendre son mal en patience ». D'ailleurs, le militantisme était même menaçant pour de nombreux homosexuels qui craignaient « d'être outés », en quelque sorte, par l'activisme de ces personnes affirmatives. Un désolant paradoxe, non?

C'était en effet un dilemme, mais on voit encore ça aujourd'hui...

Oui, mais je vois une grande différence entre les deux époques : dans les faits, personne ne demandait d'aide auprès de ces groupes, ce n'était pas leur objectif premier, même s'ils contribuaient à aider bien du monde indirectement. C'était plutôt l'inverse et les groupes sollicitaient l'aide et l'appui des individus pour militer davantage. Aujourd'hui, on peut trouver plus d'aide auprès de certains groupes communautaires.

Même chez les professionnels, comme les psychologues, il était difficile de trouver du soutien?

Il y a 35 ans et plus, c'était la jungle sur le plan des ressources, sauf peut-être pour ceux



qui habitaient à Montréal et qui connaissaient les lieux de rencontre. Cela leur permettait de se construire une identité, un réseau d'amis, de soutien qui pouvaient compenser les ressources communautaires inexistantes. Je me souviens d'avoir fait, en 1975 ou 1976 et en tant que psychologue, une émission sur l'homosexualité à Radio-Canada avec le regretté Fernand Seguin. C'est après la diffusion de cette émission et de plusieurs autres par la suite que je me suis retrouvé avec une clientèle qui consultait majoritairement pour ses difficultés d'acceptation.

Quelles sont les avancées vraiment significatives, au-delà de la création d'un centre communautaire?

La création d'un premier centre communautaire, il y a une vingtaine d'années, n'a pas été déterminante dans l'acquisition de nouveaux droits pour les gais. La mission d'un centre communautaire est de répondre à des besoins ponctuels, pas de revendiquer ou faire



avancer des causes, pas directement à tout le monde. Bien avant l'apparition de ce genre d'organisme – en fait depuis 1969 – tout était déjà en place sur le plan juridique pour nous permettre de revendiquer des droits et libertés. La Charte québécoise, depuis 1977, interdit que l'orientation sexuelle soit utilisée comme motif de discrimination. La Charte fédérale, beaucoup plus tard malheureusement, a inclus aussi l'orientation sexuelle. **Mais ce n'est pas venu facilement : il a fallu que les gais et les lesbiennes luttent pour l'obtention de ces droits** et pour la reconnaissance dont nous bénéficions aujourd'hui.

Si on parle concrètement d'avancées, il faudrait faire la liste (quand même impressionnante) de tous les changements inscrits dans les lois depuis deux années charnières – 1969 et 1977 – jusqu'à l'obtention de l'union civile au Québec et du mariage gai au fédéral. Dans ces grandes étapes évolutives se sont insérées plusieurs autres modifications de lois qui ont contribué à humaniser les relations entre les gais et le reste de la société.

Les luttes intestines au sein de la communauté ont-elles nu à l'évolution des choses?

Bien honnêtement, les luttes intestines surviennent dans la plupart des groupes communautaires ou de revendications. Les gens sont rarement unanimes quand il s'agit de prendre des décisions ou d'agir. Ce que je retiens de positif, au-delà des « trips » de personnalité, c'est que tous ces gens ont su garder à l'esprit les objectifs qui les ont amenés à s'engager. Au risque de passer pour naïf, cela revient à dire que ces guéguerres n'ont probablement pas eu un impact déterminant sur la suite des événements. Peut-être même que l'impact fut positif, puisqu'à ma connaissance, les luttes menées activement ont abouti systématiquement à des changements dans les lois discriminatoires et à des changements palpables dans la société, chez les gens. **Je fais donc le constat que les victoires ont suivi les unes après les autres.** Même si certaines luttes furent difficiles, autant à l'intérieur de ces groupes que dans la société, le résultat final est probant, édifiant.

Quelles avancées auraient dû ou pu être faites, mais ne l'ont pas été, et qui restent à faire, si elles peuvent se faire un jour?

Le dernier droit égalitaire que nous avons enregistré est celui de **pouvoir se marier** si on le souhaite. Il ne restait officiellement que celui-là. Nous devrions maintenant passer à autre chose puisque tout est réglé sur le plan juridique... à moins que monsieur Harper ne ramène sa fraise sur la question du mariage gai... Y a rien d'impossible avec lui...

Bien sûr il reste beaucoup de choses à améliorer de l'intérieur. **L'acquisition de droits et libertés n'a pas éradiqué la misère humaine dans nos rangs** : misère économique (quoi qu'on pense du satané « argent rose »), sociale, personnelle, liée à la solitude, etc. À cet égard, nous vivons les mêmes problèmes que les hétérosexuels...

Ce serait une erreur de s'imaginer que les luttes sont terminées?

Certainement et il faut demeurer vigilant. Il faut veiller à ne pas perdre ces droits durement acquis. Il y a encore des luttes à mener contre les préjugés qui perdurent malgré tout le battage médiatique des dernières années dans les téléromans comme sur les tribunes populaires. La société a globalement évolué, mais pas partout de la même façon, ni au même rythme. Ce qui m'amène à dire que les « membres » de nos communautés devraient pouvoir obtenir de l'aide dans le système public, les hôpitaux, les services sociaux, etc. Même en 2009, de nombreux gais et lesbiennes ne se sentent pas du tout à l'aise d'avoir à divulguer leur orientation sexuelle. Le suicide chez les jeunes gais demeure préoccupant.

Néanmoins, sans forcer personne à faire sa sortie, je crois que nous avons un effort à fournir pour mieux nous intégrer à cette société que nous avons bousculée, dans beaucoup de situations. En tant que gais et lesbiennes, nous avons imposé notre « agenda » depuis une trentaine d'années et nous avons obtenu l'égalité juridique sur toute la ligne. **Or, les droits**

Zéphyre
LIEU D'ART
Présente

Hélène Tremblay

Culbutes et autres faits divers

Exposition du 30 novembre au 4 janvier
Vernissage le jeudi 3 décembre des 17h

2112 Amherst, Montréal
514.529.9199
zephyr2112@videotron.ca

Tits the Season
DEC 11 & 12
PORTES 21:00 SHOW 22:00
TOUT EN MARIAGE

Soirée Burlesque

ADMISSION: \$10.00 / \$8.00 (avec carte d'identité pour étudiants et jeunes de moins de 21 ans)
AU CAFE CLEOPATRE 1230 BOUL. ST LAURENT
AFTER-SHOW AVEC DJ'S BEEHIVE & LIKE THE WOLF
ACTIVITES INTERACTIVES AU BENEFICE DE L'ACCM MONTRÉAL

B être RG **St-James** **conté**



L'équipe de la Galerie Dentaire vous accueille dans ses locaux fraîchement rénovés.

Clinique dentaire

Dr Marc Raper, chirurgien-dentiste
Dr Ba Thong Nguyen, chirurgien-dentiste
Stéphane Côté, d.d. denturologiste
Julie Racine, hygiéniste dentaire

Massothérapie

Michel Boisjoly, massage suédois
Denis Chailfour, masso-kinésithérapie
Josianne Raymond, massothérapie
Galerie D
Jean Fortin, galeriste

GALERIE DENTAIRE
DENTISTE • ART

1239, rue Amherst, Montréal 514.523.5535
www.galeriedentaire.com